

# Études critiques : l'Ars Moriendi en Angleterre

Autor(en): **Rapin, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **22 (1972)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380987>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'ARS MORIENDI EN ANGLETERRE

M<sup>lle</sup> Nancy Lee Beaty, professeur assistant à l'Université de Massachusetts à Amherst, vient de publier, dans la série des *Yale Studies in English* un important ouvrage, dont le titre, *The Craft of Dying : a Study in the Literary Tradition of the « Ars Moriendi » in England*<sup>1</sup>, indique clairement le sujet. Moins exhaustif mais plus analytique que l'ouvrage, jusqu'ici classique, de Sœur Mary Catharine O'Connor sur le même sujet<sup>2</sup>, le livre de M<sup>lle</sup> Beaty s'en distingue aussi par une attitude plus compréhensive (moins « acide », dit, p. 115, M<sup>lle</sup> Beaty !) à l'égard du *Sicke Mannes Salve* du calviniste Thomas Becon<sup>3</sup> et, surtout, par l'accent mis par M<sup>lle</sup> Beaty, dans son dernier chapitre, sur le *Holy Dying* de Jeremy Taylor, traité justement célèbre où M<sup>lle</sup> Beaty voit l'aboutissement d'un genre littéraire, l'*ars moriendi*, qui, dès le premier quart environ du XV<sup>e</sup> siècle, connu, en Angleterre comme dans le reste de l'Europe, une fortune extraordinaire<sup>4</sup>.

Dans l'abondante floraison d'ouvrages, aux mérites fort divers, ainsi consacrés à l'art de bien mourir, M<sup>lle</sup> Beaty a choisi d'en étudier cinq, particulièrement représentatifs, auxquels, en commençant par *The Crafte of Dying*, traduction contemporaine par un auteur anonyme du *Tractatus* cité ci-dessus note 4, elle consacre les cinq chapitres de son livre.

<sup>1</sup> New Haven and London, Yale University Press, 1970, XII-299 p.

<sup>2</sup> Sister MARY CATHARINE O'CONNOR, *The Art of Dying Well : The Development of the Ars Moriendi*, New York, Columbia University Press, 1942.

<sup>3</sup> Voir plus bas, p. 3-4. — Tous les ouvrages cités ici le sont, comme dans l'ouvrage de M<sup>lle</sup> Beaty, en abrégant leur titre original, souvent fort long, mais en respectant l'orthographe.

<sup>4</sup> Fortune attestée, dit p. 36 M<sup>lle</sup> Beaty, par l'existence de quelque 300 manuscrits du *Tractatus artis bene moriendi*, ouvrage anonyme paru sous l'inspiration et par ordre du Concile de Constance : « Les manuscrits latins sont naturellement les plus nombreux, mais le *Tractatus* est aussi conservé en traduction allemande, bas-allemande, hollandaise, italienne, espagnole et française aussi bien qu'anglaise. »

En analysant, dans son premier chapitre (p. 1-53), *The Crafte of Dying*, M<sup>lle</sup> Beaty souligne le caractère scolastique de l'argumentation de son auteur, la dette, considérable, qu'il a envers le *De Arte moriendi* de l'*Opusculum Tripartitum* de Gerson et la pauvreté de sa langue comme de sa pensée. Comment expliquer alors l'extraordinaire succès, dans l'original comme en traduction, d'un ouvrage, entièrement didactique, aussi dépourvu d'originalité ? M<sup>lle</sup> Beaty voit là le reflet de la hantise de la mort (attestée aussi par la prolifération, à la même époque, de la danse macabre) que connut alors l'Europe sous l'influence conjuguée de la peste, de la famine, de la guerre et du sentiment général d'incertitude et d'angoisse causé par la carence de l'Eglise et la corruption de son clergé. Le *Tractatus* a le mérite de mettre l'accent, non, comme la danse macabre et comme les sermons de l'époque, sur l'horreur de la mort, mais sur la consolation que l'Eglise apporte au pécheur repentant, à qui la méditation des mérites de la Passion du Christ, le renoncement au monde, l'intercession de la Vierge et des saints et la prière assureront une bonne mort et le pardon de Dieu. « Anonyme, impersonnel, objectif, utilitaire », conclut, p. 52, M<sup>lle</sup> Beaty, l'art de mourir condamnait par là même la frénésie imaginative qui corrompait alors la piété chrétienne, la structure banale, quasi liturgique, l'argumentation élaborée et autoritaire, la lourdeur du style, la pauvreté du vocabulaire et des images ne faisant que renforcer l'autorité d'une œuvre essentiellement doctrinaire, rassurante et pastorale.

Avec le traité, d'un siècle environ postérieur, de l'humaniste Thomas Lupset, disciple de Colet, d'Erasmus, de More et de Budé, traité paru en 1534 et dont le titre abrégé est *The Way of Dyenge Well*, on a affaire, dit M<sup>lle</sup> Beaty dans son chapitre II (p. 54-107), à une œuvre où se mêlent curieusement inspiration chrétienne et influences païennes. Le style, souvent aisé, l'alternance heureuse, dans les meilleurs passages, du récit, de l'anecdote, du dialogue et de l'argumentation logique montrent un auteur familier des classiques grecs et latins, et plus particulièrement de Platon et de Sénèque. L'introduction est un véritable petit traité stoïcien et l'accent, dans tout l'ouvrage, est mis moins sur la foi que sur la raison, moins sur la mort que sur la vie et sur l'art de bien vivre si l'on veut bien mourir. Au mourant, ou à l'homme préoccupé de bien mourir, Lupset propose des exemples tirés aussi bien de la sagesse antique que de la tradition chrétienne. Il insiste moins sur la nécessité du repentir que sur celle du courage nécessaire devant la mort inéluctable et, méconnaissant sa propre affirmation que le suicide est un acte « abhominable » (*sic*), il va jusqu'à proposer à l'admiration du lecteur le suicide de Caton, comme un noble exemple de sens de l'honneur et de courage. Témoignant, lui aussi, de l'influence de la pensée stoïcienne, est l'éloquent

éloge que fait Lupset de la raison, capable à elle seule de conduire l'homme à Dieu, Dieu du reste étant présenté par Lupset non comme le redoutable juge de l'Ancien Testament et de la théologie médiévale, ni non plus comme le Dieu de compassion et d'amour du Nouveau Testament, mais comme le créateur et le soutien de la loi morale qu'Il a mise lui-même au cœur de sa créature. (Le Christ de même, chez Lupset, est avant tout Fils de Dieu, Seigneur et Maître (*Teacher*) et non, comme dans le *Tractatus*, essentiellement Dieu-Rédempteur.)

Des contradictions de son argumentation, du danger, inhérent à sa conception optimiste de l'homme et de ses rapports avec Dieu, Lupset, dit M<sup>lle</sup> Beaty, ne paraît pas avoir eu conscience et c'est avec la même conviction qu'il invite le chrétien mourant à imiter saint Laurent, « rôtissant sur un lit de charbons ardents, aussi tranquille que sur un lit de roses », que le philosophe Canius, remerciant le tyran Caligula de lui donner l'occasion de bien mourir.

Le chapitre III (p. 108-156) est consacré à une œuvre toute différente, le traité de 1561 intitulé (en abrégé toujours) *The Sicke Mannes Salve (Le Baume du malade)*, œuvre de l'écrivain et prédicateur protestant Thomas Becon, disciple de Colet, Cranmer et Latimer, mais influencé par Luther et Zwingli aussi bien que par Calvin.

Comparé à celui de Lupset, le traité de Becon marque un retour à l'argumentation traditionnelle du *Tractatus*, mais, s'il reprend tous les poncifs de cette argumentation, Becon l'enrichit d'un si grand nombre de références bibliques (38 références, à 22 livres différents de la Bible, rien que dans les deux pages et demie de l'Introduction, note, p. 112, M<sup>lle</sup> Beaty) que son traité, sept fois plus long que le *Tractatus*, en serait considérablement alourdi, n'était la force de conviction, voire l'agressivité, que met Becon à défendre les exigences morales de la vie chrétienne, la primauté de la foi sur les œuvres, l'autorité suprême de la Bible (autorité pour lui égale en chacun de ses livres) et la totale dépendance du pécheur à l'égard de la grâce, toutes doctrines calvinistes à quoi Becon oppose, avec une virulence extrême, les monstrueuses erreurs de ces « ennemis de la Croix du Christ, pervertisseurs des Saintes Ecritures et corrupteurs des âmes chrétiennes », que sont les « rusés et méchants papistes » qui placent le prêtre comme un intermédiaire prétendument nécessaire entre Dieu et sa créature, mettent l'autorité de l'Eglise au-dessus de celle de la Bible et, par des inventions diaboliques comme la messe, le purgatoire, les pèlerinages, les messes des morts, nient l'efficacité rédemptrice de la mort du Sauveur.

L'insistance de Becon à défendre la doctrine de la grâce suffisante et la virulence de sa critique des pratiques et des dogmes catholiques donnent à son œuvre un dynamisme, une vitalité, qui fait défaut

au *Tractatus* comme au *Way of Dyenge Well*, l'ouvrage de Becon, au surplus, se distinguant de celui de Lupset par la répudiation totale de l'idée que la raison à elle seule peut permettre à l'homme de découvrir le contenu de la loi morale et d'en asseoir l'autorité sur son âme. La prolixité de Becon, son habitude, par exemple, de raconter tout au long, pour étayer un seul de ses arguments, l'histoire de Joseph, de David, de Job, de Tobie et de citer en outre plusieurs récits tirés des évangiles et plusieurs paraboles, rend son œuvre à peu près illisible pour un lecteur d'aujourd'hui. Pour le lecteur d'alors, estime M<sup>lle</sup> Beaty, la surabondance même de ses citations et de ses paraphrases devait constituer un des attraits principaux de cette œuvre, à une époque où la Bible en langue vulgaire était peu accessible encore au lecteur moyen et où, sous Marie Tudor, la lecture en était interdite et dangereuse. Becon d'ailleurs, dans son argumentation, n'est pas toujours didactique et sec. Il sait parfois être dramatique, il interpelle directement son lecteur et met dans la bouche d'Epaphroditus, le chrétien mourant, des paroles dont la langue familière et réaliste annonce parfois Bunyan.

Ayant, dans son chapitre III, montré les caractéristiques d'un *ars moriendi* protestant, M<sup>lle</sup> Beaty consacre son chapitre IV (p. 157-196) à un *ars moriendi* catholique de la même époque, le *First Booke of the Christian Exercise, appertayning to resolution* (1582) du jésuite anglais Robert Parsons. Ce *First Booke... of resolution* qui aurait dû être le premier de trois livres contenant « tout ce qui est nécessaire au chrétien une fois qu'il a reçu la foi » est le seul qu'ait pu écrire l'auteur sur ce sujet. Il connut, tant dans ses éditions originales de 1582 et 1585 que dans l'adaptation à l'usage des protestants qu'en fit paraître, en 1584, le théologien anglican Edmund Bunny, un succès que M<sup>lle</sup> Beaty estime fort mérité.

S'inspirant des *Exercices spirituels* de saint Ignace, mais s'adressant non pas comme saint Ignace et certains de ses disciples à un lecteur déjà plus ou moins averti, Parsons propose au lecteur non encore croyant une série de « considérations » sur la nécessité de la méditation, sur le péché, sur la mort et sur le Jugement dernier qui sont autant d'initiations à l'exercice spirituel et à la prière. Prenant le lecteur par la main, Parsons le conduit doucement à *imaginer* (c'est un des mots-clefs de son ouvrage) quelle doit être la souffrance de tout homme (et non pas du seul pécheur) lorsque se livre en lui le combat qui va aboutir à la séparation, cruelle, de l'âme et du corps. Plus grande sera sa souffrance s'il approche la mort sans s'y être préparé. Passant alors, insensiblement, de la troisième à la deuxième, puis à la première personne, ce n'est plus du mourant que parle Parsons, c'est à lui qu'il s'adresse, puis c'est lui enfin qu'il fait parler. Il l'invite à méditer sur ce que va devenir ce corps « que



tu aimes tant » et c'est finalement le mourant lui-même qui, déplorant trop tard son aveuglement, s'écrie, lamentablement : « Oh ! fol et malheureux aveuglement que le mien ! Voici donc venue la fin de tous mes délices et prospérités ! (...) Où sont mes amis, qui riaient avec moi ? Où mes serviteurs, qui me servaient ? (...) Où tous mes carrosses et mes chevaux, avec qui je faisais si grand effet, où les bonnets tirés et les genoux pliés qui m'honoraient, où la troupe des quémandeurs qui me suivaient ? (...) Où toute ma plaisante musique, tous mes bâtiments magnifiques, tous mes festins superbes et mes banquets ? (...) Tous m'ont abandonné maintenant, ils me laissent seul ici pour affronter le jour de tous les comptes, et aucun d'eux ne daignera m'accompagner jusqu'au trône du Juge, ni prononcer un seul mot pour me défendre. » Même ainsi librement traduit et réduit d'un quart environ, le passage montre bien la force persuasive en même temps que la qualité d'imagination et de style d'un auteur qui, pour la première fois dans l'histoire de l'*ars moriendi* anglais, mettait au service d'une argumentation à la fois serrée et subtile, une langue imagée, dramatique et concrète fort propre à frapper l'imagination et à toucher le cœur de ses lecteurs.

Ayant ainsi présenté le traité original de Parsons, M<sup>lle</sup> Beaty montre ensuite les modifications que Bunny lui a fait subir pour l'adapter au vocabulaire et à la doctrine calvinistes, les omissions, aussi caractéristiques que les substitutions, de Bunny détruisant parfois l'effet du style et de l'argumentation de Parsons, mais parfois aussi, en les rendant plus concis, le renforçant.

Le chapitre conclut par l'affirmation que, tout en atteignant chez Parsons et chez Bunny les qualités proprement littéraires dont il était dépourvu avant eux, l'*ars moriendi* anglais, de par l'insistance mise par ces deux auteurs à faire trembler le lecteur en l'amenant à imaginer vivement la vanité des choses de ce monde, l'horreur de l'agonie et la terreur du Jugement dernier, oublie un peu trop qu'un traité destiné à être mis dans les mains d'un malade ou d'un mourant devrait, tout en étant ferme, être aussi rassurant. Ce sera le mérite de Taylor, affirme aux dernières lignes de ce chapitre M<sup>lle</sup> Beaty, d'écrire un traité qui, dans une forme parfaitement achevée, saura unir l'intensité imaginative de Parsons et de Bunny à la ferme et sécurisante cure d'âme des premiers *artes moriendi*.

Le chapitre ainsi annoncé, cinquième et dernier de l'ouvrage, est consacré au *Holy Dying* de Jeremy Taylor, titre abrégé d'un ouvrage (le titre complet, analytique, n'a pas moins de 79 mots) paru à Londres en 1651.

Ce chapitre V, qui va de la p. 197 à la p. 270 et est ainsi de quelque 20 à 30 pages plus long que chacun des chapitres précédents, est l'aboutissement de tout l'ouvrage, de même que le *Holy Dying* de

Taylor est, pour M<sup>lle</sup> Beaty, l'aboutissement et le couronnement, nous le disions au début de cette étude, de l'*ars moriendi* de langue anglaise.

Le *Holy Dying* de Taylor, dit M<sup>lle</sup> Beaty à la première page de ce chapitre, reprend la tradition ancienne du « livre de conduite, où un pasteur compatissant conduit Tout-Homme au ciel à travers la crise de la mort en dirigeant sa vie et en pourvoyant aux besoins de son âme avec autorité ». Taylor, pour M<sup>lle</sup> Beaty, est donc avant tout un directeur de conscience. Mais c'est un directeur de conscience d'une science et d'une autorité exceptionnelles, dont le livre, qui paraît alors que son auteur, pasteur puis évêque anglican, a 38 ans et qu'il a derrière lui une longue pratique de la casuistique, du ministère pastoral et de la confession, montre qu'il dispose aussi de toutes les ressources que l'humanisme (Taylor a tout lu), la pensée réformée, la foi chaleureuse et l'imagination de la Contre-Réforme peuvent offrir à un conducteur spirituel, convaincu que, s'il veut amener tout homme à bien mourir, il faut lui faire prendre conscience du fait que toute sa vie, et non la seule heure dernière, doit être une préparation à la mort. Au contraire des traités précédents, tant catholiques que protestants, où la mort est dramatiquement opposée à la vie et le jour de la mort présenté comme une redoutable confrontation avec le Juge suprême, Taylor présente ce jour comme une épreuve, décisive et solennelle certes, mais que surmontera victorieusement le chrétien qui s'y est chaque jour préparé. L'art de bien mourir de Taylor est donc un art de bien vivre, cet art consistant à rappeler à tout homme que chaque minute de sa vie le rapproche de la minute dernière, mais que le Dieu qui le jugera alors, s'il est un Juge redoutable, est aussi ce Dieu d'amour qui, connaissant la faiblesse de sa créature, lui a offert inlassablement chaque jour la grâce de son pardon et de cette « liberté parfaite » qu'est son service.

En mettant ainsi l'accent, comme Lupset, mais dans un esprit et avec des arguments tout différents, non sur la mort mais sur la vie, non sur le Jugement mais sur la grâce, non sur la mortification et l'ascétisme mais sur la pratique quotidienne de la méditation de la Bible, de la prière et sur l'efficacité des sacrements, Taylor, dit très bien M<sup>lle</sup> Beaty, est un parfait exemple de cette piété anglicane dont l'aboutissement, en un Lancelot Andrews, un George Herbert et en Taylor lui-même, a été justement défini comme « une pratique de la présence de Dieu. »

Taylor ne veut ni terrifier le pécheur, ni surtout forcer sa conscience en le convertissant au sens où l'entendent certains évangélistes modernes : il veut le guider, l'avertir, le reconforter. Il veut, surtout, le persuader. Comment il s'y prend pour ce faire, s'appuyant sur ces trois piliers de la piété anglicane que sont « l'Écriture, la tradition

et le sens commun », M<sup>lle</sup> Beaty le montre en analysant en détail le premier chapitre de *Holy Dying* et en passant ensuite en revue ses quatre autres chapitres. Nous ne la suivrons pas dans cette analyse, nous contentant de relever avec elle, d'une part la fermeté d'une argumentation orientée, certes, vers la mort mais considérant celle-ci comme l'aboutissement naturel d'une vie bien vécue, d'autre part, les qualités de pensée et de style qui mettent, à son avis, le *Holy Dying* de Taylor au-dessus de tous les traités précédents. Cette prééminence de Taylor est défendue par de nombreuses citations qui, en dépit de leur trop grande brièveté, permettent au lecteur de se faire une idée de l'originalité et de la beauté d'une langue qui constamment donne une vie nouvelle aux images usées de l'apologétique chrétienne. Taylor, par exemple, exprime la joie que le chrétien mourant éprouve en communiant avec l'Esprit Saint en disant que le vin qu'il boit alors « danse dans le calice » ; il compare l'homme qui vit selon la chair à un marin qui, sitôt qu'il a quitté le port, voit sa barque être la proie d'une tempête qui « fait craquer les cordages » et « s'ouvrir sous lui la quille de son navire » ; la lumière (de la vie, de la révélation, de l'amour divin), image favorite de Taylor, n'est jamais chez lui image statique : son attribut essentiel, dit fort bien, p. 265, M<sup>lle</sup> Beaty, est « une activité rayonnante (...) Elle palpite, elle danse, elle luit, elle vacille, elle étincelle, elle brûle, elle a toujours la vibration d'une réalité vivante. » Comme le montrent ces exemples, Taylor, théologien, casuiste, directeur spirituel, est aussi poète, mais chez lui la poésie n'est pas, comme l'ont dit et comme le disent encore certains critiques littéraires, ornement splendide, elle est partie intégrante et fonctionnelle d'une argumentation qu'elle rend plus convaincante en la rendant plus imagée et plus concrète. Nous voilà donc près d'affirmer avec M<sup>lle</sup> Beaty que Taylor, dont le génie unit tant de qualités qu'on ne trouve réunies chez aucun de ses prédécesseurs, leur est infiniment supérieur à tous. Nous n'irons pas tout à fait jusque là. Tout ce que dit M<sup>lle</sup> Beaty de Taylor et de son *Holy Dying* est incontestablement vrai et sa démonstration est solide. Mais c'est dans cette démonstration même que nous trouvons, p. 221-222, certaines affirmations qui nous laissent penser que, si supérieur que soit, à tant d'égards, Taylor à ses devanciers, il ne leur est pas supérieur à tous égards. Avec M<sup>lle</sup> Beaty nous tombons d'accord que Taylor guide le lecteur pécheur et pénitent sur le chemin de la Croix « avec l'autorité que donnent la raison et la révélation combinées. » Mais c'est à un lecteur cultivé, capable de suivre un raisonnement parfois ardu, et capable par lui-même de penser, que s'adresse ce « gentleman cultivé, érudit et plein d'urbanité » qu'est Taylor. Son discours est « aimable, mais impersonnel, familier mais plein de réserve, il a le ton pastoral du prêtre que la conscience de sa dignité



sacerdotale empêche de céder au sens de l'humour aussi bien qu'à la colère prophétique. » C'est là le côté négatif, nous semble-t-il, de ces qualités éminemment anglicanes, la modération, l'humanisme éclairé, le sens des convenances, le respect de la conscience d'autrui, que M<sup>lle</sup> Beaty admire si justement chez Taylor. A tant de modération et d'irénisme, il peut être permis de préférer parfois l'accent plus personnel et l'argumentation plus passionnée d'un Parsons et d'estimer, comme le dit très honnêtement, p. 221, M<sup>lle</sup> Beaty (ce qui détruit en partie sa propre thèse) que, pour accepter la direction spirituelle de Taylor le chrétien mourant doit être « *a rather well-bred Moriens* », un mourant « passablement cultivé », qui, « non seulement doit accepter la théologie anglicane et la forme de gouvernement (*the ecclesiastical polity*) de l'Eglise d'Angleterre, mais qui doit aussi apporter à la lecture de *Holy Dying* un certain degré de capacité intellectuelle et d'éducation qu'on ne saurait attendre de Tout-Homme. »

Synthèse vigoureuse en même temps qu'analyse pénétrante, l'ouvrage de M<sup>lle</sup> Beaty est pourvu (p. 271-281) d'une excellente bibliographie et (p. 283-299) d'un index bien fait, que nous avons consulté à plusieurs reprises avec profit. L'érudition, qui est considérable, est mise au service d'une argumentation claire et précise, dont nous espérons avoir montré que, si, sur un point particulier, elle ne nous a pas entièrement convaincu, elle nous a paru, partout ailleurs, pertinente et convaincante.

RENÉ RAPIN.